Document generated on 08/09/2025 8:32 a.m.

TicArtToc
Diversité/Arts/Réflexion(s)

L’exil de la pensée

Jacques-Bernard Roumanes

Number 9, Fall 2017

L’exil

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87132ac

See table of contents

Publisher(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (print)
2371-4875 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Roumanes, J.-B. (2017). L’exil de la pensée. *TicArtToc*, (9), 44–47.

Tous droits réservés © Jacques-Bernard Roumanes, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Œuvre de Jacques-Bernard Roumanes, *Le tombeau de l'âme* ou *Les contresens de la beauté*.

L'exil de la pensée

Jacques-Bernard Roumanes

La pensée naît « en exil » dans la mesure où elle doit passer par d'innombrables idées reçues pour pouvoir accéder à sa propre originalité. Le conflit est donc immédiat entre la censure imposée par l'ordre établi et les artistes, qui opposent sans cesse aux élus une remise en question de l'indiscutabilité de leurs Lois et Vérités absolues. Inversement, la soif d'Absolu des rebellions adolescentes aboutit inexorablement à une semblable justification de la Terreur et du totalitarisme au nom de l'Unité de tous ; redoutable paradoxe ! Mais il existe encore une voie, esthétique : la modification du monde par l'actualisation de la pensée.

Chacun qui s'arrête à observer la marche de sa pensée verra à tout moment son fil dénoué. Le constatant se renouer de mille manières inattendues, au contact incessant de mille objets, mille nécessités qui appellent toutes, d'urgence, d'ennui ou de plaisir, à être comprises sans délai. Eh oui ! la pensée la plus forte s'interrompt d'étonnement devant le moindre ongle brisé… Et la pensée analytique comme la plus synthétique cède le pas devant le froid aux pieds, le mal de dents, la faim au ventre, la colère, ou le sommeil du penseur. Et la pensée la plus neuve le cède encore devant la moindre distraction ; la feuille dont l'envol vient résumer l'automne, le rire éclatant de la voisine qui brille soudain à travers la cloison comme un hymne à l'amour… Autant de fragments dispersés, superposés, oubliés dans la mémoire, chaque fois reportée, de son rassemblement. Un livre ne s'écrit pas d'une seule traite et à mesure que la pensée s'y déploie, c'est elle-même qui finit par apercevoir le changement de son propre ton. Chacun à corriger ses épreuves sait que sa pensée ne cesse de se reprendre, là même où elle avait cru d'un élan si sûr, passer d'un trait sans défaut. Pourtant, sans cette inconstance, la pensée serait autistiquement isolée dans une illusion que je tente de démasquer comme : *l'interdit de penser autrement…*

À cesser de nier cette mobilité comme inconstance pour la ressaisir comme puissance de création, à accepter la singularité de chaque nouvelle façon de penser – en dialogue –, c'est immédiatement que s'effectue la levée de cet interdit. D'où la pensée assurée d'elle-même commence à redescendre lentement, lentement, de l'autre côté de la montagne sainte des idées reçues. Redescent sur ce versant inconnu parce que jusque-là refusé à la pensée. Versant inconnu où nos yeux neufs, d'instant en instant, s'étonnent de peupler à chacun de nos pas le vierge puissant de l'impensé…

L'impensé, pour moi, c'est ce qui peut *renverser l'interdit de penser autrement que selon les idées reçues* par chaque société humaine qui les enseigne comme seules vraies, se justifiant de ce parti-pris pour censurer, exiler ou anéantir tous ceux qui s'opposent à elles.

Ainsi la pensée naît-elle en exil ! L'exil intérieur de n'avoir pas d'autre accès à soi *que* par une pensée commune imposée à tous par l'apprentissage de la langue et de la culture.

Or, tandis que notre pensée singulière ne cesse de changer, la pensée commune, elle (autant les lois que les savoirs) paraît fixe, toujours identique à elle-même. Je ne dis pas qu'elle l'est mais qu'elle prétend l'être. D'où le conflit permanent entre l'affirmation d'une personnalité et sa soumission à l'ordre établi.

Cette évidence oblige à ramener la réalité humaine à : naître, croître et mourir. Mais voilà… mourir est intolérable à l'esprit humain ; disparaître à la mort du penseur ! Dure réalité refusée d'emblée par l'idéalisme, qui formule alors le désir contraire : *survivre en pensée*. Comment ? En contrôlant la transmission de la pensée pour qu'elle demeure inchangée. Et du même coup *invente l'identité, pour justifier d'imposer une seule et même pensée à tous…*

D'un point de vue stratégique, cette tendance est loin d'être sotte, en ce qu'au premier coup d'œil, on le voit, c'est même tout ce qu'il y a de fort et de vif, qui cherche à s'opposer au géotropisme létal qui frappe tout vivant. On s'expliquera ainsi sans peine l'élan des adolescents qui éprouvent le vertige d'adhérer et de se donner totalement (en donnant de façon totalitaire raison) à cet idéal de se survivre dans une pensée, une action ou une œuvre. Mais hélas ! Tout s'use, tout se renverse. Et l'on s'aperçoit bientôt que c'est cette soif d'absolu elle-même qui déséquilibre l'esprit humain, l'aveugle jusqu'à le contraindre à nier l'existence au nom de l'Être, nier le point de vue des autres au nom de la Vérité, mépriser sa propre vie au nom de l'immortalité… Résultat, l'originalité est chaque fois sacrifiée ou automutilée sur l'autel de l'unité de la pensée. Et c'est l'exil, l'aliénation ou la mort (celle des artistes en premier), qui vient démentir

de manière flagrante l'idée qu'on s'était faite de ce qu'aurait *dû* être leur vie ; comment ils auraient dû s'identifier à nous. Raison qui ne se prouve qu'en exilant ou en terrorisant ceux qui résistent.

Mais qui est donc celui qui raisonne ainsi ? Adolescent ou expert ? Est-il plus qu'un homme pour prétendre pouvoir décider par sa pensée de la valeur de la vie d'un autre être humain ? Et pourquoi pas de toute l'humanité ?... Penser pour tous ? Sottises !

… notre pensée ne peut se survivre que dans la pensée commune, dont elle a passé sa vie à s'affranchir…

Dès qu'il prend conscience qu'il n'existe qu'au passage en lui de la pensée, l'être humain n'a plus qu'une idée : survivre à sa mort ! Résister à l'oubli ! La voilà, la raison universelle qui explique que c'est la mémoire elle-même qui travaille à la confusion d'identifier la pensée à une substance indestructible liée à l'être, l'âme ou l'esprit, que la destruction même, la mort, ne pourrait pas détruire. En conséquence, la pensée qui prend conscience d'être mortelle nie tout en bloc. Renverse la vie comme un songe. Décrète sa réalité irréelle – c'est la voie esthétique qui révèle le plus puissamment la tragédie de l'absurdité de la mort –, la méprise ; en fait un spectacle ! Ce qui justifie la censure, aboutit à l'exclusion du poète de la cité ; exile la sensibilité singulière que réclame l'artiste (mais cela s'applique à chacun, chacune d'entre nous) pour exprimer son originalité, s'affirmer comme soi !

La conséquence d'une telle aliénation de la pensée est qu'il n'est reconnu aux artistes d'autre droit de penser qu'en vue de leur soumission à l'ordre établi. C'est là le principe de toute orthodoxie. Détruire la pensée originale pour aliéner toute singularité qui pourrait prétendre réformer l'ordre institué, tel est le but implacable que poursuit cette unification/identification d'une marge d'élus *au nom de l'unité de tous*.

De toute façon aucune société n'accepte d'emblée le changement permanent que réclament les artistes et les réformateurs en général.

L'actualité nous force à constater chaque jour mille motifs, qui reviennent tous à cette agression. Il suffit de lire un journal pour y découvrir l'effarante variété politique, religieuse ou économique des agressions sociales permanentes de la liberté de penser… Un seul exemple. De nos jours règne l'antihumanisme d'une idéologie financière : le consumérisme. Comment cet antihumanisme s'est-il imposé ? Tout simplement par la pensée. Celle d'une Autorité financière autoproclamée, incarnée en une force publique des États, États liés par l'interdit de penser autrement l'économie que soumise aux lois du marché imposées par cette « Autorité ». Et aujourd'hui, c'est la généralisation sans borne de ce monopole financier qui fait que l'apprentissage de la pensée singulière, au lieu d'être la chose la mieux partagée du monde grâce à l'éducation démocratique, ne cesse de faire régresser la pensée : par les impositions, inflations, taxations excessives ; par l'opposition à tout libre passage au profit des péages ; par le renforcement continuel du jeu des interdictions sociales et des tabous financiers. Interdits et uniformisation de la pensée n'en finissent pas de resurgir à l'horizon, d'effacer toute liberté de penser différemment l'économie et, avec elle, toutes nos raisons de vivre, ensemble, une économie du don.

C'est, je crois, la conscience de ces interdictions qui nous force à l'exil intérieur…

Ma préoccupation n'est pas ici de condamner la religion, la politique ou la finance, mais de comprendre comment leurs idéologies se muent en soutien d'un antihumanisme féroce, systématiquement opposé à toute liberté de penser autrement.

La réponse à cette interrogation semble appartenir à une conception développementale de la pensée ; conception qui tente de donner un sens à la permanence des renversements qui s'effectuent en chacun de nous.

Résumons : qu'est-ce que penser autrement ?

Dès l'enfance, *la pensée singulière* prend connaissance en société et par autrui : premièrement de la pensée des proches (les parents, les voisins, etc.), deuxièmement de la pensée collective (les préceptes, les savoirs, les lois…) par le langage partagé de tous, en famille, à l'école. Troisièmement, ce n'est qu'après que la pensée peut éventuellement accéder à *réfléchir autrement* la pensée, c'est-à-dire *en propre*. Mais elle peut tout aussi bien être incapable de transgresser l'interdit de penser autrement que selon la coutume et la tradition. Quatrièmement, *comment se fait-il alors qu'elle semble accéder à son moi propre par la pensée commune*, la pensée d'autrui ? Cinquièmement, car il faut bien le constater, elle ne peut accéder à elle-même que par elle-même ; par la seule voie de la conscience. C'est donc que *cette voie esthétique de la sensibilité personnelle peut – seule – renverser l'absolutisation des évidences logiques, des savoirs reçus ou des dogmes traditionnellement admis*.

Puis la pensée se renverse de nouveau et découvre un nouvel objet à penser : la pensée elle-même ! Mais le penseur, aveuglé par sa prise de conscience, ne connaît sa pensée que dans l'oubli de son existence, tant il s'avère tout aussi impossible à une bouche de prononcer deux mots en même temps qu'à une conscience de formuler deux pensées en même temps… On comprend aussitôt pourquoi l'éclipse provoquée par ce renversement « oublie » son rapport à l'existence pour tendre à se transformer en pure évidence logique. Pure veut dire :

dans la pensée seulement. Puis de nouveau la pensée se renverse. Comme pensée connaissant la pensée, mais cette fois, dans l'acte de prendre conscience de la pensée oubliant l'existence. Nouveau renversement, dans l'acte d'oublier la pensée en second. De là prend forme une nouvelle connaissance de la pensée *s'apercevant autrement :* soit renverser l'existence soit renverser la pensée. D'où la pensée peut alors envisager de comprendre en elle le renversement. Comme *renversement*.

Le renversement ! Le voilà, le moteur permanent de toutes les pensées humaines, en particulier en art, celles qui consistent à repenser l'ordre établi pour faire cesser notre exil intérieur, sitôt qu'à en prendre conscience nous commençons à en souffrir… Et de remettre en cause tous les savoirs admis, les traditions confirmées et jusqu'au moindre détail de nos obligations sociales, pour les requestionner sans fin.

Jeu ou réforme, on le voit immédiatement, l'exil de la pensée n'est le plus souvent que le miroir brisé d'une impossible affirmation de soi ; impossible et pour cause, pourquoi les autres devraient-ils supporter que nous leur imposions les renversements de notre sensibilité ? C'est un cercle ! Car notre pensée ne peut se survivre *que* dans la pensée commune, dont elle a passé sa vie à s'affranchir… Est-ce à dire que l'exil et donc notre originalité n'ont d'autre consistance que les brèves lueurs de conscience qui précèdent notre dissolution dans la pensée des autres comme nourriture intellectuelle ?

Notre exil se résume donc à choisir entre une « hémorragie de subjectivités » et un partage de l'impensé. Sur le mode du dialogue ; je préfère dire : *diathèse* (la modification du monde par l'actualisation de la pensée), c'est encore inédit.

En diathèse, s'ouvre la voie retrouvée du divers sensible qui appelle à l'étonnement et au calcul. S'ouvre la voix innombrable de l'inconnu que l'on s'interdisait d'envisager en le traitant d'indicible, quand il n'est que l'*autre versant de la pensée : le versant de la création ; l'appel de réalisation de la pensée*. Incroyable exil que de *réaliser* une œuvre ! C'est-à-dire une transformation du monde pour le temps qui nous concerne, sur ce versant de l'impensé où nous sommes déjà engagés. À vivre et à mourir, je crois bien… TOC

Philosophe, poète et peintre, **Jacques-Bernard Roumanes** est originaire de Bretagne. Il a déjà publié *Adikia* (1999), une suite de miniatures en prose, ainsi que des poèmes dans de nombreux livres d'artistes : *Les femmes du monde* (1993), *Belle comme un homme* (1995), *Petits poèmes de soie* (1999), *La chambre d'amour* (2000), *Mourir n'est que cesser d'aimer…* Ainsi qu'un essai philosophique, *La Société des cœurs* ou *la passion de penser* (2001), qui porte sur la conscience esthétique. Thème qu'il livre ici non dans l'écriture sèche du critique mais avec la plume vivante d'un écrivain qui est aussi un artiste visuel.